

LE SAPEUR

JOURNAL A BARBE

COLLABORATEURS.

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES, HEURE MILITAIRE!

COLLABORATEURS.

ALEXANDRE, tourlourou, filleul de Barbenpoil et de Françoise.
FRANÇOISE-DES-BAS-BLEUS, cuisinière au service de Barbenpoil.
COLLE-A-BOUCHE, commis-voyageur, pays de Barbenpoil.

Rédacteur en chef : BARBENPOIL.

BARBE-DE-NEIGE, vieux philosophe, ami de Barbenpoil.
JEHAN (de la Loire), astronome et astrologue, voisin de Barbenpoil.
TROTTENVILLE, saute-ruisseau de la Rédaction.
Autres parents et connaissances de Barbenpoil.

BUREAUX A LYON, rue Thomassin, 20 (au premier.)

PREMIER COUP DE SAC DE BARBENPOIL

PÉKINS, BONNES D'ENFANTS, TROUPIERS ET
FEMMES A BARBE,

Que vous vous dites dans votre intérieur : voilà z'un particulier qui faut qui soye z'un malin, z'un crrrâne à poile, pour osère s'avisère de lâchère là z'hâche pour la pleume ?

Que vous ne vous trompez pointe, je vous l'assure !

Tout en servant, mythologiquement parrlant, le Dieurje Mars et la bell' Vénus z'aux carottes, je n'ai pas trôpe négligère mon instructillon, ainsi que vous allez t'en jugère par le récit abrégère de mon histoire.

Pour commencère je vous dirai doncque, que je mé suis vu venir au monde au milieur d'une famille de bons Villageois que vous voudrez bien ne pas confondre avec ceuxce de Môssieu Lhistorien Sardou.

Qu'après avoir t'été convenablement et maternellement z'allaité tet sévré, je devins sensiblement, éperdument z'amoureux d'une jeunesse de nôtre endroit, qu'elle avait deux œuilles plus noirs que ma giberne et un front brillant zet reluisant comme le soleil, ou pour mieux m'exprimère comme la plaque de mon ceinturon ;

Qu'elle répondait z'au nom t'harmonieux de Suzon.

Que malhûreusement je fus devancé, dans la légion du cœur de la bell', par z'un pékin qui z'était doué d'un magnifique paires de mustâches relevées en croc.

Que je cherchai z'une querelle d'Allemand à mon affrrreux rival, et lui brisai la machoire supérieure après lui avoir préalablement écrasé le piffe, ce qui ne l'empêcha nullement d'épousère le doux objet de ma convoitise à mon nez, pas à ma barrbe, je l'en avais pas encore seulement un poil z'au menton.

Que de désespoir j'allai piquère un plongeon dans la marre au canards, d'où l'on me retira sain et saufre, mais plus noir que mon bonnet z'a poil et sensitivement ramolli zet raffraichi.

Que je pris le parti de m'engagère, ce que fecitivement je fis, malgré les conseils des parents, des amis qui voulaient m'en détournère.

Que pour lors, je devins le troupiers le plus beau qu'on puisse imaginère et la coqueluche du sèxe, tant z'en général qu'en particulière, ce qui acheva de cicatrisère la blessure que l'amour, ce Dieu mallin, m'avait faite au cœur, à l'endroit de la traîtresse Suzon.

Que la barrbe, cet ornement aussi martial que représentatif, étant vénusse avec le temps ajoutère un charme de plusse à mon apparence exterieure, poussa bientôt si dru zet menu que le barbier de la compagnie déclara z'à mon coronnel qu'il se voyait forcé de renoncère à me ràsère.

Que je fus prômu z'au grâde de Sapeur ! ce qui me permit de faire, la z'hâche au poing et à la tête du régiment, pas mal d'étapes et de campagnes

dont je me propose de vous entretenir dans les numéros ultérieurs de ce journal.

Que finalement z'à mon retour d'Afrique, je vins t'en garnison dans la plus belle ville de l'universe entière. Ai-je besoin de vous la nomère Paris-ci, il n'y a pas un pékin qui ne la connaisse depuis qu'on peut y filère par le chemin de fer z'en diligence.

Que dans ce paradis supérieur z'à celui du prophète des Arables, à force d'entendre chantère l'incomparable diva Thérèse et de lire les aventures d'un certain Larocamboule, j'achevai de me formère superlativement le jugement.

Que je sentis alorse que j'étais né pour coopèrère à la florescence de la litérature, du théâtre et des arts.

Que mon second congé il étant z'expiré, j'en profitai pour rentrère dans la vie civile et troquère mon bonnet z'a poil contre celui non moins z'a poil de l'écrivassier, du journaliste, espérant qu'avec le secours de l'intelligence dont je suis été largement pourvu par l'improdigue nature et de mon expérience mandarine, c'est-à-dire de première classe, je ne pourrais manquère de me faire remarquère et de percère.

Voilà !

Et maintenant que vous avez celui de me connaître z'un peu, mon neveu, permettez à l'ancien Sapeur d'avoir l'honneur de vous offrir son premier griffardement dans lequel il s'agit tout uniment

de la barbe !

La barrbe a toujours été et z'est encore un

FEUILLETON DU SAPEUR.

FÉLIX

OU

UN SONGE DE BONHEUR.

I.

Qui n'a pas désiré quelquefois d'habiter une humble mais paisible campagne ? Dans ses rêves d'or, qui ne s'est pas vu possesseur d'une blanche maisonnette bâtie sur le penchant d'une agréable et fertile colline ?

D'un côté des montagnes bleuâtres ferment l'horizon ; elles dominent au-dessus des nombreuses hauteurs groupées à l'entour comme de gigantesques rejets. Des glaces éternelles couronnent les sommets lointains de ces monts orgueilleux, tandis que les flancs inclinés des collines, qui s'avancent en amphitéâtre, présentent des nappes ondoyantes de forêts, là, des tapis de verdure

que sillonnent par fois de profonds ravins ; des troupeaux bêlent et mugissent sur les pentes les plus rapprochées ; et un limpide ruisseau, après avoir erré par mille détours capricieux, entre les gorges fleuries de ces riches coteaux, vient promener ses douces ondes au fond de la vallée, avant de les porter au fleuve dont les flots argentés renvoient de loin des reflets du soleil.

Un simple hameau vivifie cette contrée : il est entouré de prés-vergers et de vignes ; et, au delà d'un défilé formé par deux roches nues, s'étend jusqu'au fleuve une vaste plaine couverte de moissons. — Derrière vous le monticule sur lequel l'habitation est construite ; et celle-ci n'est séparée que par une basse-cour de la route qui conduit à la ville. Nul artiste ne pourrait traverser ce vallon sans se sentir involontairement charmé.

Eh bien, dans ces lieux que je viens de décrire, dans cette maisonnette à deux cents pas de ce village dont vous apercevez l'antique clocher, il va se passer une histoire touchante :

Ecoutez-la.

II.

— Mon Dieu ! s'écria une jeune fille en fermant avec précipitation une croisée à l'étage supérieur de la maisonnette qui faisait face au hameau.

Puis ce cri enfantin se perdit emporté par les mugissements du vent s'engouffrant avec violence dans le vallon, en se précipitant des montagnes.

La jeune fille s'arrêta un moment à examiner l'aspect imposant et sombre que présentait le ciel. — Des masses de nuages noirâtres s'amoncelaient en tourbillonnant sous l'impulsion de vents contraires ; il en jaillissait continuellement des éclairs rapides, imprévus et bizarres ; et les roulements du tonnerre se répétaient sans relâche sur plusieurs points à la fois. La tempête s'avancait menaçante et terrible, comme un fléau dévastateur : en vain la faible cloche du village la conjurait de sa voix argentine et suppliante. Déjà de grosses gouttes de pluie mêlée d'un peu de grêle retentissaient aux fenêtres : on eût dit la fusillade avant-courrière d'une armée dont on entend au loin gronder l'artillerie formidable.

On eût pu juger, à l'air de la jeune personne, qu'elle était moitié tremblante moitié rassurée ; elle se signait dévotement à chaque éclair, et la moelleuse carnation de ses joues allait s'effaçant sous une impression de vague terreur. Elle ne paraissait pas avoir plus de seize à dix-sept ans ; ses beaux cheveux blonds lui tombaient sur le front en bandeaux, et se nouaient en tresses négligemment derrière la tête où un oeillet artificiel était retenu par un ruban ponceau. Un collier de jais, terminé par une petite croix d'argent entourait son cou blanc et arrondi. Un superbe col, que ses mains avaient brodé, lui

ornement vénéré z'et respecté, car chacun il sait bien que ce gracilleux appendistre appartient seul au roi de la création genrhumaniste, au mâle, à l'homme fort, phisiquement zet moralement parlant.

Les peuples de l'orient sont ceux-ce qui z'ont toujours eu le plus de considération pour la barrrbe, et qui z'ont le moins changé de mode pour le menton. Dès qu'un musulman prend femmes, il envoie son merlan à la balançoire, et tout est dit.

Les peuples de chez nous, à l'incontraire, ont souventes fois changé de façons de portere leurs poils.

Sous Charlemagne on avait une longue barrrbe.

Sous François 1^{er} zet Charles-Quint on la portait très-large.

Sous le roi vert-galant elle devint carrée.

Sous Louis XIII il fallait l'avoir toute petite et taillée z'en pointe.

Sous Louis XIV on eut d'abord de simples mustaches et puis..... râsoir pendant longtemps.

Aujourd'hui chacun porte la barrrbe à sa guise; il n'y a pas de mode bien arrêtée. On en voit des longues, des larges, des étroites, des pointues, des à-tous-crins, des de-bouc et qui pis est des bénoïtonnes.

La Barrrbe fait l'homme! Réfléchissez à peine trente-six heures d'horloge sur cet axilliôme, et ôsez dire z'après que je m'es trompé.

L'homme barbu ne réussit-il pas dans tout ce qu'il entreprend? Nâ-t'il pas tout en ce monde, honneurs, gloirre et fortune?

Vainement m'objecteriez-vous qu'il y a pas mal d'imberrrbes qui dâment le pion z'aux barbus?

Que je vous répondrais instantanément que ce sont de rares exceptillions; que les exceptillions confirment les réglements, et que du reste ces exceptillions n'existeraient pas si tous les barrrbus choisissaient bien l'état qui convient z'à la couleur de leurs poils.

Voici le tableau des diverses professions qui sont z'en harmonie avec les couleurs de barrrbe. Je l'ai composé avec soin dans le but d'être utile à mes semblables barrrbus, et les empêchère de se laissère rasère :

1^o BARBE NOIRE.

Cette barrrbe convient z'à l'avocat, au notaire, au professeur, au soldat, à l'imprimeur, au fumistère, au ramôneur et au marchand d'encerre.

2^o BARBE BLONDE.

C'est la barrrbe du penseur, du poète, du philosophe, de l'homme de lettrres, du journalis-

tre, du commis en nouveautés, du ténorrr, du boulanger et du marchand de moutarrre.

3^o BARBE ROUSSE.

Elle encadre bien le visage de l'inventeur, du cherrrcheur de pierre philosophâlesque, du mécanicien, du commis-voyageur, du porteur d'eau, du maçon, du lutteur et du marchand de chaines de sûreté.

4^o BARBE ROUGE.

Cette couleur sied bien au peintrrre d'histoire, au peintrrre d'enseignes, au photographe, au teneur de livres qui a des lunettes bleues, au vitrier, au charrrlâtan, au dentiste, au pédicurre et au chiffônier.

5^o BARBE BLEUE.

Cette barrrbe, croyez-en ma parole d'honneur de Sapeur, n'a jamais t'existé que dans les contes bleus du Père-haut, ou au menton de l'acteur Dupuis quand il a celui de la jouère pour tâchère de vous faire rirre dans la vôtrre.

6^o BARBE GRISE.

C'est celle du disciple d'hippocrate, du pharmacilien, de l'herboriste, de l'industriële, du trafiquant, de l'armâteur, du mètre d'arrmes, zet encore de tous ceux-ce qui veulent sensément en faire voirre de cette couleur aux autrrres.

7^o BARBE BLANCHE OU DERNIÈRE BARBE.

C'est la barrrbe du patriarche, du vénérable, du philosophe, de l'astrônome, de l'astrologue, du fabricant d'almanachs, du naturaliste, du minéralogiste, de l'hermite et du mendiant.

Mais je crois qu'en voilà t'assez pour aujourd'hui sur la barrrbe; je reprrrrendrai, z'avec vôtrre agrément, cet entretien z'instructive dans mon prochain numerrrô.

En attendant, chers lectûrs et gracilleuses lectûrices, jé vous souhâte pour là renouvelle année, un peu plus de chance litératurement parlant que les années précédentes, et je dépose à vos pieds mon vieux sac d'ordonnance

en guise de carrrte,
BARBENPOIL.

ALEXANDRE TOURLOUROU

AUX LYONNAIS

Bonjour, z'amis, me voici de retour au pays de ma naissance où je suis venu rejoindre mon régiment en garnison, pour le quart-d'heure, dans les baraques de Sathonay.

Ah! nom d'une pipe! on n'y serait pas trop mal sans les attaques nocturnes de rats, gros comme des lièvres, et qui vous ont une queue en salsifis! Ça devient embêtant à la

fin? On en prend, on en mange bien quelques-uns au court-bouillon ou à la poivrade; mais ensuite les autres nous mangent à leur tour. La nuit dernière j'ai été réveillé en sursaut par un de ces pachydermes — expression du quartier — qui me rongea paisiblement un orteil. Je te lui ai allongé un tel coup de pied dans la figure, qu'il en a vu trente-six chandelles. Il en a poussé des cris aigus de bébé à soufflet poussif. Je suis bien sûr qu'il en aura été se plaindre à ses camarades, lesquels, ainsi effrayés au sujet de mon individu, se garderont bien désormais d'oser venir flairer mon numéro. Ça fera que je dormirai tranquille, nom d'un rat!

Mais, qu'est-ce que je trime donc à vous batifoler des fari-dondaines, tandis que j'ai une communication importante à vous faire? J'ai à vous souhaiter à tous la bonne année, z'amis! à tous tant que vous êtes, sans exception aucune:

Aux généreux et aux pingres, aux adonis et aux bossus, aux gandins, aux pilleraux, aux Toinons, aux Benoîttons, aux prudes, aux cocottes, aux bonnetiers, aux avoués, aux avocats avec ou sans causes, aux épiciers, aux maraîchers et maraîchères, aux négociants, aux fabricants, aux canuts, aux architectes, aux maçons, aux jardiniers du Parc, aux entrepreneurs de Vénissieux, à la tirelire du pauvre et au portefeuille du riche; à Saint-Nizier et à l'Alcazar, au pont Morand et aux Célestins; aux cancanes des plates et aux discours d'Académie; aux artistes de tout mérite et de tout genre; aux sociétés de toute allure; à tout le monde de Lyon et à tout Lyon, quoi! depuis Vaise jusqu'au Moulin-à-Vent, en passant par Fourvières, Saint-Just, Sainte-Foix et revenant par la Mulatière.

C'est aujourd'hui le grand jour de joie, de bonheur et de réconciliation, et il y a quinze jours que dure ce beau jour! C'est le rire du carnaval et la royauté de la fève. C'est le salut, la visite, l'embrassade ou la poignée de mains; c'est l'échange de cartes-photographie. Les enfants sont aux anges; les bonbons, les pantins et les poupées en danse, les chariots en route ainsi que les locomotives liliputiennes sans tamponnement.

Mais surtout, j'adresse mes prévenances les plus humbles et mes embrassements les plus chaleureux à mes braves collègues, soldats d'un sou, comme moi, soutiens, comme moi, de tout ce qu'il y a de plus sacré au cœur de l'homme: la Patrie!

J'ai toujours eu un faible pour l'uniforme; et je ne contemple jamais sans admiration le plus petit bouton de guêtre. Je regrette seulement mes cheveux qui, coupés trop ras sur mes tempes, ne peuvent plus s'y contourner en accroche-cœurs. Mais je sens en moi quelque chose qui me fait battre la poitrine quand le tambour bat, et je me dis qu'un jour je serai digne de marcher sur les traces de mon parrain, le sapeur! celui-là même qui vous contera dans ce journal ses épatantes campagnes qui font rire à pleurer, et puis pleurer à force de rire. Nom d'une pipe! comme je vais m'élancer à plein vol dans l'imagination de la gloire en méditant les aventures du sapeur! On verra de quoi je suis capable quand j'en serai là, en présence des ennemis. Ils n'auront qu'à bien se tenir, et mon nom d'Alexandre, — qu'est mon vrai nom, — retentira, comme mon homonyme de l'histoire, d'une épaule du globe à l'autre. Je m'en charge! Car enfin, je puis parve-

tombaient sur les épaules; sa robe jaconat rose-tendre, avec des rameaux verts, était serrée autour de sa taille par une ceinture jaune-citron à boucle dorée. Ses pieds délicats chaussaient des pantoufles en tapisserie noire et rouge.

Un coup de foudre subit et éclatant comme le clairon signal de la mêlée, causa un soubresaut d'effroi à la juvénile créature qui s'enfuit promptement comme l'oiseau timide effarouché par le chasseur. Elle descendit les escaliers quatre à quatre, entra dans la cuisine voûtée et noirecie par la fumée; une vieille gouvernante s'y démenait en société de sa chatte *Minette* et de sa chienne *Méduse*. De là elle entra dans une salle à manger où le déjeuner était servi, et où se trouvaient réunis quelques personnages intéressants à connaître pour la suite de cette histoire.

III.

La salle à manger, appartement plus long que large, était décorée d'un papier à paysages Suisses; un buffet transversal couvert en marbre garnissait le fond; à gauche en entrant, une énorme fontaine en cuivre; au milieu de la salle une étable ronde ornée de linge très-blanc, de viandes froides et de

fruits; des tasses disposées annonçaient du café au lait pour la clôture du déjeuner.

Quand la jeune fille entra, tout le monde était aux deux croisées donnant sur le jardin. L'orage heureusement se résolvait en pluie.

Il y avait là deux hommes et deux dames.

D'abord Monsieur de Valincourt qui, quoique noble, n'était qu'un simple notaire de campagne. Sa famille avait perdu de grands biens pendant l'émigration. Il portait sa cinquantaine, plutôt moins que plus. Homme d'une probité intacte, d'une religion sévère, d'un dévouement absolu pour la branche aînée des bourbons et abonné fidèle du *Drapeau blanc*; Monsieur de Valincourt possédant et méritant la confiance générale de son canton, avait pourtant un défaut, le seul du reste qu'on pût lui reprocher, mais qui ternissait tant d'autres belles qualités: il était d'une avarice, non pas précisément sordide, seulement impitoyable. Son caractère se formulait chaque jour dans ses actes notariés. Était-il tenu, contraint légalement de dénouer les cordons de sa bourse? il le faisait sur-le-champ, quoique avec un regret intérieur, mais il ne concevait pas que la probité dût aller plus loin: au mot humanité il n'attachait aucun sens fraternel et généreux. Il se serait volontiers demandé en vertu de quel sous-seing le malheureux implorait son appui. Un ouvrier se fût fourvoyé en travaillant pour M. de Valincourt, son fermier eût éprouvé des désastres; ils ne devaient s'atten-

dre de la part du notaire à aucune condescendance, à aucun atermoiement: tout n'est qu'heur et malheur dans ce monde; pour que les uns gagnent il faut que les autres perdent; les conventions, les traités, les baux, n'ont rien déterminé sur le cas présent, les parties doivent en accomplir les clauses respectivement. L'éloquence de Cicéron même ne l'eût jamais débouté de là.

Ce n'est pas que l'extérieur du notaire fût dur et repoussant, au contraire, il y avait chez lui une sorte de franchise qui prévenait d'abord en sa faveur; mais l'estime envers lui ne pouvait guère aller jusqu'à l'affection, à cause de ce fond âpre et inflexible, caché sous des dehors assez engageants.

Madame de Valincourt, femme de trente-cinq ans, bien conservée, était la bonté, l'indulgence même. Pleine de respect, d'amitié pour son rude mari, elle ne partageait point ses idées politiques et elle était de ce qu'on appelait le parti libéral; mais jamais elle n'entamait de discussion avec son époux, sachant bien que là-dessus il n'entendait pas raillerie.

M. Joseph, frère à Monsieur de Valincourt, était un officier de Napoléon 1^{er}; une noble croix décorait sa boutonnière, et une balafre lui traversait la joue. Généralement de bonne composition sur tout le reste, il ne plaisantait pas sur le chapitre de l'Empereur; aussi avait-on soin de ne toucher que légèrement avec lui cette corde délicate. De son côté il n'observait pas les mêmes ménagements:

nir : j'ai reçu une éducation superbe par les soins de ma marraine Françoise, aujourd'hui cuisinière de mon parrain le sapeur. Elle aussi aura l'honneur de vous montrer ses petits talents et de vous servir des plats de sa façon, à vous en lécher les dix doigts. C'est elle qui a pris soin de mon enfance, et sous les cotillons de laquelle j'ai vécu tout le temps de mon innocence première. Pour le présent, je suis émancipé, et je fais de l'œil aux séduisantes bonnes d'enfants, ainsi qu'il est de consigne et d'ordonnance pour tout vert-galant tour-lourou.

Bonne année donc, z'amis, garçons et fillettes, papas et mamans, oncles et tantes, neveux et nièces, collatéraux et héritiers de tout acabit !

Je vous souhaite que chaque matin une paire de cailles rôties vous tombe du Ciel dans vos poches ; que la Saône vous charrie chaque soir des chargements de matefins, de pastilles au chocolat et de meringues ; que les eaux du Rhône, distribuées par la compagnie dans vos appartements, se changent à votre volonté, sous vos regards, en flots de vins de champagne, de Côte-Rôtie, de Malvoisie ou de Montplaisir.

Je souhaite aux sots, de l'esprit ; aux avisés, de la modestie ; aux manchots, qu'il leur repousse une patte comme aux écrevisses ; aux satisfaits, qu'il leur survienne quelque guignon pour leur apprendre à vivre ; aux mécontents, quelque chance pour les déguigner.

Mais, s'il y a tant de choses que je souhaite, il y en a encore plus que je ne souhaite pas.

Je ne souhaite pas que les chapeaux de dames continuent à décroître jusqu'à l'imperceptible, pour le désespoir et le chaumage des modistes ;

Je ne souhaite pas que l'oïdium dessèche nos grappes et envahisse nos mûriers, dont les feuilles se changent, par l'industrie, en robes de satin ;

Je ne souhaite nullement que nos soieries ne tiennent pas le premier rang à l'exposition prochaine, pour l'honneur et le profit de la fabrique lyonnaise ;

Je ne désire ni les grêles, ni les désastreuses inondations, ni ce terrible choléra qui, l'an de grâce trépassé, a tant dé-solé Marseille, notre rivale, réduite, en cette dure extrémité, à nous expédier sa population.

Ah ! triste année 1866, je ne te regretterai jamais ! Va-t-en, va-t-en, où se rassemblent les vieilles lunes, les vieux antans, les seringues à la Pourceaugnac, les docteurs à la Sangrade, les télégraphes à signaux interrompus par le brouillard... ! Va-t-en ! et surtout, je t'en prie, ne reviens plus ! Laisse à l'année 1867 le soin de récréer nos loisirs, d'épurer nos mœurs, d'assainir notre littérature, de récompenser nos travaux, de sourire à nos espérances !

L'avenir ! l'avenir ! qui vivra verra ; qui a vécu ne verra plus ! telle est ma devise ! La seule chose dont je te sache gré, ô 1866, c'est que tu n'aies pas permis à la pieuvre de dévorer Gilliat, pas plus qu'à Veuillot de harponner Proudhon, qui s'en bat l'œil.

Enfin, z'amis, pour en finir, car il y a une fin à tout, je n'exclus point mon propre individu, qui m'est très-cher, de mon vœu général, et je ne souhaite infiniment point du tout que vous accueilliez, au rebours de ses politesses, votre très-humble serviteur qui se présente à vous avec confiance

— cahin-caha, — en vous honorant toutefois, comme c'est son intention et son devoir, du salut militaire, avec lequel, z'amis, il a l'honneur de vous dire : « au revoir ! »

ALEXANDRE.

REVUE DES ENSEIGNES, PANCARTES ET ANNONCES

Tout le monde peut lire l'enseigne ci-dessous, écrite en lettres d'or, sur une maison de 1^{re} classe :

LAINE A BRODÉ ET A TRICOTÉ

Miracle des miracles !... Aurait-on trouvé le secret d'animer les choses ?

Voilà, dans tous les cas, un industriel qui possède une laine fort intelligente, puisque cette laine a brodé et tricoté ! Je demande à voir l'ouvrière.

CICÉRON TAILLEUR

Puisque nous sommes à la saison des souhaits : puisse M. Cicéron, tailleur, être aussi habile à débiter ses habits, que Cicéron, orateur, le fut autrefois à débiter ses harangues.

Un marchand de denrées coloniales vient de placer devant sa porte la pancarte suivante :



Il y a certainement des personnes que cette annonce de cir botte ; mais moi, qui ne saurais admettre cette orthographe de fantaisie, je conseille au marchand en question d'ajouter à sa cir un nez (E), ou de cir ôter (siroter) avec liquide.

Le *Courrier du Gard*, nous apporte cette annonce :

BOULES DE GOMME A LA GOMME

Est-ce naïf ! Cela veut dire qu'on peut faire des boules de gomme sans gomme, au sucre blanc ou candi, voire même à la mélasse. *Idem* pour le sirop.

Avis aux poussifs, aux enrhumés et entêtés.

UNE DAME

DEMANDE UN COMMANDITAIRE

(*Voir tous les grands journaux de la Ville.*)

Pourquoi faire s'il vous plaît ?

Est-elle mariée, veuve ou fille ?

Est-elle brune, blonde ou carotte ?

A propos de demande, je me le demande.

il flagellait sans pitié la Restauration, et pérerait longuement de ses campagnes. Mais Monsieur de Valincourt avait des égards pour son frère qui, étant célibataire, devait naturellement tester en faveur d'Euphémie.

La quatrième personne était une vieille parente à Madame de Valincourt. Sous prétexte de rendre visite à sa charmante cousine, elle venait en effet pour faire sa partie de tric-trac avec M. Joseph, quand elle savait qu'il y était, et le grognard la laissait gagner, moyennant le récit de quatre ou cinq batailles. — Cette bonne dame se nommait Madame Dardille.

— Voici Euphémie, dit Madame de Valincourt, mettons-nous à table.

Et ils s'assirent tous : Euphémie à côté de son oncle qu'elle aimait beaucoup et qui réciproquement était fou d'elle.

— Eh bien, ma chère nièce, dit le grognard, nous retournerons à la pension ?

— Hélas ! mon oncle, dit Euphémie, en faisant sa moue, cela n'est pas raisonnable par le temps qu'il fait.

— Tu dois, dit la mère, te rendre au désir de ton père, ma chère enfant.

— Tu m'assures donc, dit le notaire à M. Joseph, que mon nouveau clerc est un excellent sujet ?

— J'en réponds, s'écria Joseph avec un juron ; il ressemble à feu

son père qui est mort à mes côtés, comme je vous l'ai raconté, et qui m'a, en mourant, recommandé son Félix : le pauvre garçon doit se rappeler à peine d'avoir vu son digne père.

— N'a-t-il pas voulu d'abord embrasser la prêtrise, ce jeune homme, dit Madame Dardille ?

— Il a jeté le froc aux orties, répond Joseph ; et morbleu il a fort bien fait ; car il a du sang français dans les veines, et non du fiel de dévot ; mais par le temps qui court, je ne lui conseillerais pas d'endosser l'uniforme militaire ; qu'il attende, plus tard on verra.

Et un sourire sillonna le visage du guerrier, comme s'il eut dit : « Vos Bourbons ne tiendront pas toujours ; le fils de l'autre revendra. »

Le déjeuner fini, on vint avertir le notaire qu'il était attendu à l'étude ; M. Joseph se mit en devoir d'allumer sa longue pipe, pendant que M^{me} Dardille préparait le tric-trac. Madame de Valincourt et sa fille se disposaient à aller joindre la voiture publique qui devait passer dans un quart-d'heure, et ramener Euphémie à la pension. Cette pauvre fille toute triste embrassa, les larmes aux yeux, son père, sa cousine Dardille et son oncle, qui, lui-même, pour embrasser sa future héritière, n'acheva pas de soulever sa bouffée.

CAMILLE.

(La suite au prochain numéro.)

On lit dans le *Siccle* :

CONSTIPATION GUÉRIE PAR LE CHARBON, du docteur n'importe qui.

Voilà de l'homœopathie, ou j'y perds ma comprenette.

Je ne sais pas où diable j'aurais bien pu voir celle-ci, mais pour sûr je l'ai vue quelque part ; peut-être bien entre l'espace qui sépare la place Bellecour d'un côté, et la place des Terreaux de l'autre :

FABRIQUE DE BOURDALOUE

Avis aux jeunes gens qui se destinent à la chaire.

TROTTENVILLE.

FABLE

LE RAT ET LES TAUPES

Un rat, grand orateur, dans une taupinière

Descendit un jour par hasard.

Les dames du logis, d'une étrange manière,

Fêtèrent le mangeur de lard.

On causa bons morceaux, traquenards, politique,

Et, si l'on disputa d'abord

Sur la meilleure république,

On finit par tomber d'accord.

— Moi, dit enfin le rat, j'aime courir le monde ;

Sur le sommeil des chats je règle mon sommeil ;

Je professe pour vous une estime profonde ;

A revoir : je retourne où brille le soleil.

A ce mot de soleil chacune tend l'oreille :

Restez encore, ami, restez ;

Dites-nous la grande merveille

Pour laquelle vous nous quittez.

— Le soleil, dit le rat, gouverne la nature ;

Des globes inconnus roulent autour de lui ;

Le bocage est sans voix, la fleur est sans parure,

L'horizon sans couleur, quand le soleil a fui.

Le firmament, la terre, l'onde

S'illuminent à son réveil :

Le soleil réchauffe, féconde.....

Et vous douteriez du soleil !

Les taupes ont frémi. — C'en est trop, dit la reine ;

A qui se fier désormais ?

Que je croie au soleil !... Je me contiens à peine....

Je règne et ne le vis jamais !

— Blasphème ! s'écriaient les sujets en délire.

Le rat se taisait confondu.

Pauvre rat ! faut-il vous le dire ?

Il fut jugé, pris et pendu.

.....

.....

.....

Quand vous voudrez parler, avant d'ouvrir la bouche,

Réfléchissez longtemps et bien.

Ce qui pour vous est clair, d'autres le trouvent louche,

PENSÉES.

On nous représente l'Amour nu, non seulement pour nous en dépeindre l'effronterie ; mais encore pour nous apprendre qu'il met ordinairement en chemise ceux qui le suivent.

L'homme pointilleux sur toutes choses est un hérisson que l'on ne sait par où prendre.

Défiez-vous des flatteurs et des grands parleurs : ou ce sont des sots, ou ils visent à votre bourse.

L'excès du sommeil et du jeu remplissent l'estomac de crudités, la bourse de vent.

Les lieux élevés font tourner la tête à ceux qui ont le cerveau faible, et les fortunes extraordinaires troublent l'esprit de ceux qui n'ont pas le jugement fort.



Et parfois même n'y voient rien.
Sachez surtout qui vous écoute;
Le sot est rétif, l'entêté,
Et vous voyez ce qu'il en coûte
De lui dire la vérité.

BRAUJET.

FAUSSES NOUVELLES

BOURDES ET FAGOTS

SIR O'LARION, chercheur d'or, rencontre son ami le médecin JOHN DARLOW; et le dialogue suivant s'établit entre eux :

JOHN DARLOW.

Mon ami, grande nouvelle !... Je ne suis plus un médecin vulgaire !

SIR O'LARION.

As-tu donc guéri le king-charl de miss Diaphane, rajeuni ladi Laridey, ou sauvé la vie à quelque prince de placers ?

JOHN DARLOW.

Ma foi non ! j'ai tout simplement pratiqué une opération chirurgicale sur un sujet des plus vulgaires : il s'agissait de l'extraction d'une tumeur cancéreuse fortement enracinée. Tu sais que j'ai un œil de lynx et la main sûre ?

SIR O'LARION.

Et ton travail a été couronné d'un plein succès ?

JOHN DARLOW.

Ah ! je crois bien !... le sujet est mort, je l'ai embaumé, et je l'exhibe aujourd'hui, moyennant un dollar par personne.

SIR O'LARION.

Pour le coup, voilà du nouveau ! Tu as bien raison de dire que tu n'es plus un médecin vulgaire !... Mais là, entre nous, ne crains-tu pas d'effrayer quelque peu ta clientèle ?

JOHN DARLOW.

Je suis sûr, au contraire, que cette excentricité attirera dans mon cabinet tous les malades de San-Francisco.

SIR O'LARION.

Ah !... Et tu ne plaisantes pas, ton sujet est bien mort ?

JOHN DARLOW.

Parfaitement mort !

SIR O'LARION.

Dans ce cas, tu me permettras de douter de la valeur de ta réclame !

JOHN DARLOW.

Sache donc qu'avant de pratiquer l'opération j'avais déclaré que le sujet succomberait le troisième jour !... Et cela s'est réalisé ! Comprends-tu maintenant, ma gloire, mon triomphe ?

SIR O'LARION.

Ouï, j'admire la science de ton coup d'œil ; mais, je me le demande, pourquoi n'as-tu pas renoncé à cette triste besogne, dont tu connaissais le triste résultat ?

JOHN DARLOW.

Pourquoi ?

SIR O'LARION.

Ouï, pourquoi ?

JOHN DARLOW.

Parceque... au point où en était le mal, le patient n'avait pas deux heures à vivre au milieu d'atroces souffrances !...

Parceque... j'étais sûr que l'opération calmerait la douleur et retarderait d'au moins quarante-huit heures l'arrivée de la mort ! Et il est du devoir d'un médecin d'amoindrir les souffrances, de prolonger le plus possible la vie de ses semblables !

SIR O'LARION.

Mon cher John, si jamais ma machine se détraque, je te promets ma pratique !

Certain tripié de notre connaissance, dont le crâne paraît avoir bravé les fureurs de plus de cinquante hivers, est violemment épris de la fille d'une marchande d'herbes, de fruits et d'épinards bouillis.

Jeudi soir, la belle entre dans la boutique de notre homme pour acheter une fricassée de gras-double.

Était-elle mieux coiffée, mieux vêtue que de coutume ?

Avait-elle sur les lèvres son sourire le plus gracieux ?

C'est ce que nous ignorons. Toujours est-il que le tripié qui jusqu'alors avait tenu sa passion secrètement renfermée dans son cœur, n'y résiste plus et s'écrie avec force :

« Mademoiselle, je vous aime de l'amour le plus pur ! de cet amour si rare aujourd'hui ! Je ne pense qu'à vous. La nuit je vous vois dans mes rêves ! Ah ! je vous en supplie, consentez à devenir ma femme, si vous ne voulez me voir bientôt mourir d'un anévrisme ; car il est bon que vous sachiez que depuis que j'ai eu le malheur, ou plutôt le bonheur de vous voir, mon pauvre cœur bat, saute et tressaute dans ma poitrine comme une langue de mouton dans l'eau bouillante ! »

Il paraît que cette brûlante déclaration a eu pour résultat de faire bien rire la jeune fille ; mais voilà tout.

Le pauvre tripié soupire encore, et soupirera longtemps, sans doute !

Pour ce qui est du mariage, bernicle !

Il faut avouer que ce tripié s'y prend un peu tard pour grossir le nombre des... victimes de Cupidon.

« Les voyageurs pour Gevrey, Vougeot, Nuits, Beaune, Chagny, etc., etc., en voiture ! »

A cet appel, les wagons en partance sont pris d'assaut.

La scène se passe à la gare de Dijon.

Chacun est à peine installé, qu'un grand bruit se fait entendre.

C'est un vacarme, un charivari d'enfer,

Un concert discordant d'injures et de cris !

Le chef de gare donne l'ordre de retarder le départ du train, pour faire une enquête.

Les employés et les gendarmes s'élançant, ouvrent un wagon réservé aux dames et en font descendre poliment un petit être barbu et velu comme un singe.

Ce petit homme se débat, se démène et crie tant et si bien qu'on le conduit chez M. le commissaire.

Aussitôt diverses versions circulent dans les wagons : — C'est un Jud, un Dumollard, dit l'un ; — c'est un Don Juan, un Lovelace qui s'est introduit dans le compartiment du beau sexe pour faire ses farces, dit un autre !

Mais, deux minutes après, à la grande satisfaction de tous, le prétendu Jud, le Lovelace, remonte dans le wagon des dames !...

Le signal est donné ! Le train part !...

Quel est cet homme barbu autorisé à voyager ainsi ?

Tout le monde se le demande.

A chaque station le chef de train interrogé par vingt bouches à la fois..., reste muet !

Enfin le train s'arrête pour la septième fois, et une voix de stentor crie :

« Chagny, cinq minutes d'arrêt ! »

Dire avec quelle vivacité, quelle rapidité vertigineuse chacun se précipite sur la voie, est impossible !

Le wagon des dames est assiégé. On veut connaître le mystère !...

Le chef de train, craignant quelque accident, se décide à déchirer le voile !...

Le personnage, objet du scandale, n'était autre que... la femme à barbe voyageant incognito.

Un spéculateur de New-York construit en ce moment un hôtel magnifique, pour fonder une pension de demoiselles à marier. Les appartements de cet hôtel seront richement et confortablement meublés. Il y aura salon de conversation, salon de lecture, salon de broderie, salon de couture, salon de dessin, salon d'écriture, salon de conseil pour les discussions sur la mode, salon de musique, salon de danse, salon de jeu, salle d'escrime, salle de concerts, et galerie photographique des hommes à marier.

Moyennant un prix modique, toutes les jeunes filles honnêtes seront nourries, vêtues et logées.

Deux ou trois vieilles dames qui, dans leur jeune temps ont hanté la bonne société de New-York, seront chargées de faire les honneurs de la maison.

La plus stricte décence sera rigoureusement observée.

On ne recevra que les hommes riches.

Les demoiselles à marier auront le loisir d'étudier à tête reposée le caractère de ceux qui seront assez heureux pour leur plaire, et il n'y aura plus de coiffeuses de sainte-Catherine !

COLLE-A-BOUCHE.

PRONOSTICS

1° Si les étoiles perdent de leur clarté sans qu'il paraisse de nuage dans le ciel, c'est un signe d'orage.

2° Si les étoiles paraissent plus grandes qu'à l'ordinaire ou plus près les unes des autres, c'est un signe que le temps va changer.

3° Lorsque l'on voit des éclairs à l'horizon sans aucun nuage, ils sont un signe de beau temps et de chaleur.

4° Les tonnerres du soir amènent un orage ; ceux du matin indiquent le vent, et ceux du midi la pluie.

5° Le tonnerre continu annonce une bourrasque ou un très-fort orage.

6° L'arc-en-ciel bien coloré ou double annonce une continuité de pluie.

7° Les couronnes blanchâtres qui se montrent autour du soleil, de la lune et des étoiles, sont un signe de pluie.

8° Lorsque la pluie fume en tombant, c'est un signe qu'il pleuvra longtemps et abondamment.

9° Si après une petite pluie on aperçoit près de la terre un petit nuage ressemblant à de la fumée, c'est un signe qu'il tombera beaucoup de pluie.

10° Les nuages qui, après la pluie, descendent près de terre et semblent rouler sur les champs, sont un signe de beau temps.

11° S'il survient un brouillard après le mauvais temps, cela indique sa cessation.

12° Mais si le brouillard survient pendant le beau temps et qu'il s'élève en laissant des nuages, le mauvais temps est immanquable.

13° S'il paraît des parées (deux soleils), cela annonce de la neige et du froid.

14° En hiver, les éclairs sont un signe de neige prochaine, de vent ou de tempête.

JEHAN (de la Loire).

CORRESPONDANCES THERMOMÉTRIQUES

DE LA BOURSE ET DU CŒUR

A UN AMI INCONNU QUI ME RECONNAÎTRA. — C'est une chose très-commode de pouvoir, comme en Amérique, correspondre par la voie d'un journal, sous le couvert d'un pseudonyme, ou de simples initiales. J'en use avec vous.

Ne m'envoyez ostensiblement que la moitié du cadeau ; de mon côté, j'en désapprecierai la valeur de moitié, pour en déguiser l'importance.

Toute à vous.

X.

A M^{lle} D.-B. — Ma chère, si le ramage recouvert de plumage, on pourra essayer le chantage.

Pamela.

A UNE FEMME MODÈLE. — Si vous me continuez vos rigueurs, Madame, j'en viendrai à un éclat. Maintenant que je n'ai plus rien à perdre, vous ne voulez plus de moi. Ce n'est pas juste. Prenez-y garde !

Risque-Tout.

A UN FINANCIER. — Vous me direz par la prochaine où en sont vos finances ; car je ne vois rien venir, et j'aime en général que l'année commence bien.

S. J. M.

A MON AMI MICROCHOSLE. — *Veni, Vidi, Vici*, avec quelques pralines. Ce n'est pas cher !

César Biroteau.

A CELUI QUE J'AIME. — Nous nous traitons d'ange réciproquement. Or, ange, je n'ai pas même reçu de toi une orange.

Triste-Mine.

Le Gérant : J. BARLAY.